

Mort, et personne n'aurait dit. Je suis passée devant son bureau et son assistante sanglotait. “Que vous arrive-t-il, Felicia? — Oh, vous n’êtes pas au courant? M. Tindall est mort!”

J’avais compris “M. Tindall a tort!” J’ai

PETER CAREY

La chimie des larmes

roman traduit de l'anglais par Pierre Girard

pensé : pour l’amour du Ciel, reprends-toi!

“Où est-il, Felicia?” C’était un peu désinvolte de dire ça. On était amants depuis treize ans, mais M. Tindall était mon secret et j’étais le sien.

ACTES SUD

Extrait de la publication

“LETTRES DES ANTIPODES”

série dirigée par Olivier Espaze et Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le nouveau roman de Peter Carey fait dialoguer magistralement deux voix et deux destins.

Séparés par plus d'un siècle, deux êtres fous d'amour et de chagrin poursuivent le même but : alors qu'en 1854, Henry Brandling, un aristocrate anglais, cherche en Forêt-Noire un horloger capable de construire un jouet mécanique qui guérira son fils, Catherine Gehrig affronte en 2010 la mort de son amant secret en restaurant le même automate au sein du musée londonien où elle officie comme conservatrice.

Reliés par des carnets (que l'un écrit et que l'autre lit) et par leurs interrogations sur la mort, l'amour et la technique, ces deux personnages émouvants découvrent progressivement que ce jouet mécanique recèle des mystères bien plus grands.

La Chimie des larmes est un grand roman sur la force créatrice et sa participation à notre capacité de résilience.

PETER CAREY

Peter Carey, né en Australie en 1943, vit à New York où il enseigne la littérature. Lauréat, en 2003, du prix français du Meilleur livre étranger pour son roman Véritable histoire du gang Kelly (Plon, 2003), il fait partie du club très fermé des auteurs ayant reçu par deux fois le prestigieux Booker Prize.

En cours de traduction dans une quinzaine de pays, La Chimie des larmes est son douzième roman et le premier à être traduit en France chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

OSCAR ET LUCINDA, Plon, 1990 ; 10/18 n° 3054, 1999.

L'INSPECTRICE, Plon, 1993 ; 10/18 n° 2593, 1995.

UN ÉCORNIFLEUR, Plon, 1995.

LE CHEMIN DU PARADIS, Éditions du Félin, 1996.

JACK MAGGS, Plon, 1999 ; 10/18 n° 3198, 2000.

LA VIE SINGULIÈRE DE TRISTAN SMITH, Plon, 2001.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DU GANG KELLY, Plon, 2003 ; 10/18 n° 3671, 2005.

MA VIE D'IMPOSTEUR, Plon, 2005.

AU PAYS DES MANGAS AVEC MON FILS, Hoëbeke, 2006.

HAUT VOL : HISTOIRE D'AMOUR, Christian Bourgois, 2007 ; Points, 2009.

UN AUTRE, Christian Bourgois, 2009.

PARROT ET OLIVIER EN AMÉRIQUE, Christian Bourgois, 2011.

Illustrations :

p. 37 Le canard de Vaucanson : © Bettmann/Corbis

p. 57 Karlsruhe : © Staatliche Kunsthalle Karlsruhe Kupferstichkabinett

p. 140 Reçu pour un poids d'argent : © The Bowes Museum

Titre original :

The Chemistry of Tears

Éditeur original :

Faber and Faber Limited, Londres

© Peter Carey, 2012

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02474-1

PETER CAREY

La Chimie des larmes

roman traduit de l'anglais
par Pierre Girard

ACTES SUD

Pour Frances Coady.

Catherine

Mort, et personne ne me l'avait dit. Je suis passée devant son bureau et son assistante sanglotait.

“Que vous arrive-t-il, Felicia?”

— Oh, vous n'êtes pas au courant? M. Tindall est mort!”

J'avais compris “M. Tindall a tort!” J'ai pensé : pour l'amour du Ciel, reprends-toi!

“Où est-il, Felicia?” C'était un peu désinvolte de dire ça. On était amants depuis treize ans, mais M. Tindall était mon secret et j'étais le sien. D'habitude, j'évitais son assistante.

Elle avait la bouche toute barbouillée de rouge à lèvres et fripée comme une vieille chaussette. “Où il est? a-t-elle sangloté. Quelle affreuse, *affreuse* question!”

Je ne comprenais pas. J'ai redemandé.

“Mais Catherine, il est mort!” et la voilà repartie à sangloter.

Je suis entrée dans le bureau de M. Tindall, comme pour lui montrer qu'elle se trompait. Ce n'était pas une chose à faire. Mon amour secret était une peinture – le conservateur en chef des Métaux. Il y avait une photo de ses deux fils sur son bureau. Son drôle de bob en tweed était posé sur l'étagère. Je l'ai pris. Je ne sais pas pourquoi.

Évidemment, évidemment, elle m'a vue le voler. Je m'en fichais désormais. J'ai descendu l'escalier Phillips quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée. En cet après-midi d'avril dans les galeries géorgiennes du musée Swinburne, parmi les milliers de visiteurs et les quatre-vingts employés, personne n'avait la moindre idée de ce qui venait de se passer.

Tout semblait comme d'habitude. Il était impossible que Matthew ne soit plus là, attendant le moment propice pour me surprendre. Il était spécial, mon beau chéri. Il y avait une ride verticale juste à gauche de son grand nez. Sa chevelure était épaisse. Sa bouche grande, douce et toujours tendre. Bien sûr, il était marié. Bien sûr. Bien sûr. Il avait quarante ans quand je l'ai remarqué pour la première fois, et sept ans ont passé avant qu'on ne devienne amants. J'avais trente ans alors, et j'étais encore une sorte de curiosité, la première horlogère que le musée ait jamais vue.

Treize ans. Toute ma vie. On vivait dans un monde merveilleux, au Swinburne, l'un des joyaux presque secrets de Londres. Il avait une importante section d'horlogerie, une collection mondialement connue de pendules et de montres, d'automates et d'autres objets à remonter. Si vous aviez été là le 21 avril 2010, vous m'auriez peut-être vue, moi, la grande femme à l'élégance bizarre, la main crispée sur un bob en tweed. J'avais peut-être l'air d'une folle, mais je n'étais pas forcément différente de mes collègues – les divers conservateurs – qui arpentaient les galeries à pas pressés pour se rendre à une réunion, dans un atelier ou dans une réserve où ils pourraient bientôt *interroger* un objet ancien, une épée, une courtepoinette ou peut-être une clepsydre.

Nous étions le peuple du musée : étudiants, prêtres, réparateurs, ponceurs, chercheurs, érudits, plombiers, mécaniciens – passionnés, à vrai dire – avec des connaissances pointues en matière de métaux, de verre, de textiles et de céramique. Il y avait parmi nous des gens de toutes sortes, insistions-nous, même si nous faisons secrètement confiance à la permanence des stéréotypes. Un spécialiste de l’horlogerie, par exemple, n’aurait jamais pu être une jeune femme avec de jolies jambes, mais un type vaguement ringard de moins d’un mètre soixante-dix – prudent, un peu bizarre, avec de délicats cheveux blonds et une difficulté à vous regarder dans les yeux. Quelqu’un qu’on voyait filer comme une souris dans les galeries du rez-de-chaussée, accompagné par le tintement de son éternel trousseau de clés, tel le gardien des mystères. Au Swinburne, en fait, chacun ne connaissait qu’une partie du labyrinthe. Nous avons restreint nos territoires à des passages discrets – les chemins que nous connaissions nous amenaient toujours où nous voulions aller. Ce qui faisait du musée un endroit extraordinairement pratique pour mener une vie secrète, et jouir du plaisir pervers qu’une telle vie procure.

Avec la mort, ce lieu devenait terrifiant. Enfin, il restait le même, mais en plus brillant, plus net. Tout devenait à la fois plus vif et plus lointain. Comment Matthew était-il mort ? Comment avait-il *pu* mourir ?

J’ai foncé à mon atelier, j’ai tapé “Matthew Tindall” sur Google, et il n’y avait rien de nouveau sur lui. Mais dans ma boîte aux lettres un e-mail m’a mis du baume au cœur : il l’avait envoyé la veille à seize heures. “J’embrasse tes orteils.” Je l’ai marqué comme “non lu”.

Personne vers qui oser me tourner. J'ai pensé : je vais travailler. C'était ce que j'avais toujours fait en cas de crise. Les horloges sont commodes pour ça, avec leurs mécanismes compliqués, leurs énigmes. Je me suis assise devant l'établi pour tenter de comprendre une pendule française du XVIII^e siècle excessivement capricieuse. Mes outils étaient posés sur une peau de chamois grise. Vingt minutes plus tôt, j'aimais bien cette pendule française, mais elle me semblait désormais vaniteuse, pleine de chichis. J'ai enfoui mon nez dans le bob de Matthew. On disait "renifler". "Je te renifle, je renifle ton cou."

J'aurais pu aller voir Sandra, ma supérieure hiérarchique. C'était une femme toujours gentille mais je n'aurais pas supporté que quiconque, même Sandra, se mêle de mes affaires, les pose sur la table et les étale comme les perles d'un collier cassé.

Bonjour Sandra, qu'est-il arrivé à M. Tindall, vous êtes au courant ?

Mon grand-père allemand et mon père très anglais fabriquaient des horloges, rien de très spectaculaire – d'abord dans le quartier Clerkenwell, puis dans le centre, puis à nouveau à Clerkenwell –, essentiellement de bonnes pendules anglaises à cinq roues – mais, même petite fille, je croyais dur comme fer que c'était une occupation très apaisante, éminemment satisfaisante. J'ai pensé pendant des années que l'horlogerie devait calmer toutes les tempêtes qui grondent dans votre poitrine. Je le pensais, j'y croyais, je me trompais complètement.

La dame du thé est passée avec son offrande déprimante. J'ai regardé le lait légèrement caillé tourner en sens inverse des aiguilles d'une montre, et j'attendais Matthew, je suppose. Si bien que lorsqu'une

main a touché la mienne, mon corps tout entier a lâché. C'était comme Matthew, mais Matthew était mort, et il y avait Eric Croft, le conservateur en chef de l'Horlogerie, à sa place. Je me suis mise à hurler et je n'ai plus pu m'arrêter.

On ne pouvait pas imaginer pire spectateur.

Croft le Dégourdi était, pour dire les choses crûment, le maître de tout ce qui faisait tic-tac et ding-dong. Un érudit, un historien, un connaisseur ; et moi, par comparaison, une mécanicienne bien formée. Croft était célèbre pour ses travaux universitaires sur les "Sing-songs", comme on appelait ces parfaits malentendus impériaux de la culture orientale que nous avons exportés en Chine avec tant de succès au XVIII^e siècle, ces boîtes à musique hautement sophistiquées enchâssées dans des compositions délirantes d'animaux et de bâtiments exotiques, souvent juchées sur les socles tout aussi compliqués. Il en allait ainsi, pour les membres de notre caste. Nos vies chancelantes se construisaient sur ce genre de choses. Les animaux roulaient des yeux, remuaient la queue et les oreilles. Les pagodes montaient et descendaient. Les étoiles en pierres précieuses tournoyaient et des lamelles de verre pivotantes imitaient à la perfection le miroitement de l'eau.

Je chialais et je chialais et c'était moi maintenant qui avais une bouche grimaçant comme une marionnette faite avec une vieille chaussette.

Avec ses airs d'imposant président de club de rugby qui chouchoute son chihuahua, Eric n'avait rien de commun avec ses Sing-songs, qu'on imaginerait plutôt être la passion d'un homosexuel fluet et ennuyeux. Il avait le côté hétéro-fonceur qu'on attend chez ceux du département Métal.

“Non, non, criait-il. Chut!”

Chut? Il ne m’a pas brutalisée mais il m’a entouré l’épaule de son gros bras musclé pour me pousser dans l’armoire ventilée et a mis en marche la hotte qui ronflait comme vingt sèche-cheveux. J’ai pensé : voilà, je me suis trahie.

“Mais non, disait-il, mais non!”

L’armoire était affreusement petite, prévue pour permettre à un seul conservateur de nettoyer un objet ancien avec un solvant toxique. Il me caressait l’épaule comme si j’étais un cheval.

“On va prendre soin de vous”, a-t-il dit.

Tout en sanglotant, j’ai fini par comprendre que Crofty connaissait mon secret.

“Rentrez chez vous en attendant”, a-t-il ajouté, doucement.

J’ai pensé : je nous ai trahis. J’ai pensé : Matthew va être furieux.

“Retrouvez-moi au snack, a-t-il dit. Demain matin dix heures? En face de l’Annexe de l’autre côté de la rue. Vous croyez que vous pourrez? Vous voulez bien?”

— Oui” ai-je dit, en pensant : et voilà, ils vont me virer du musée. Ils vont m’enfermer dans l’Annexe. J’avais étalé les perles.

“Bien.” Il avait un grand sourire et les rides, autour de sa bouche, lui donnaient plus ou moins l’air d’un chat. Il a arrêté la hotte et j’ai senti l’odeur de son after-shave. “Pour commencer, on va vous avoir un arrêt maladie. On va se sortir de ça ensemble – j’ai quelque chose à vous faire réparer, a-t-il dit. Un objet absolument ravissant.” Les gens parlaient comme ça, à Swinburne. Ils ne disaient pas une horloge mais un objet.

J'ai pensé : il m'exile, il m'enterre. L'Annexe se trouvait derrière Olympia, là où mon chagrin pourrait être aussi secret que mon amour.

Il était donc gentil avec moi – ce curieux macho de Crofty. Je l'ai embrassé sur sa joue râpeuse parfumée au santal. On s'est regardés avec stupéfaction et je me suis sauvée, je suis sortie dans la rue sous la pluie ; à grands pas vers l'Albert Hall avec l'adorable bob ridicule de Matthew en boule dans la main.

*

Quand je suis arrivée chez moi, je ne savais toujours pas comment mon chéri était mort. Je pensais qu'il était tombé. Qu'il s'était cogné la tête. Il se balançait tout le temps sur sa chaise et j'avais horreur de ça.

Et maintenant, on allait avoir les obsèques. J'ai déchiré mon chemisier et j'ai arraché les manches. J'ai passé la nuit à imaginer la façon dont il était mort, renversé par une voiture, écrasé, poignardé, poussé sous un train... À chaque vision un choc, un arrachement, un cri. J'étais dans le même état quatorze heures plus tard en arrivant à Olympia pour retrouver Eric.

Personne n'aime Olympia. C'est un endroit épouvantable. Mais l'Annexe du Swinburne se trouvait là, et c'était là qu'on allait m'envoyer, comme une veuve qu'on doit brûler vive. Eh bien, allumez les feuilles et le bois du bûcher, pensais-je, car rien ne saurait être plus douloureux.

Les trottoirs étroits, qui couraient derrière le centre des expositions étaient anormalement chauds, et les ruelles sinueuses, avec de brusques changements de direction. Des fourgons de police équipés

pour la course poursuite soulevaient la poussière et répandaient des mégots, un peu partout dans la rue dans laquelle m'attendait l'Annexe. Ce n'était pas une prison – il y aurait eu un écriteau – mais les grilles, devant l'entrée, étaient hissées de barbelés.

De nombreux conservateurs du Swinburne avaient passé une saison à l'Annexe pour travailler sur un objet qu'on ne pouvait pas restaurer correctement dans le musée. Certains prétendaient qu'ils s'y étaient plu, mais comment pouvait-on m'arracher à mon Swinburne, mon musée, ma vie, où chaque marche d'escalier, le plus petit couloir, chaque éraflure dans le plâtre, chaque molécule d'acétone parlaient de mon amour pour Matthew et de mon cœur déserté?

En face de l'Annexe, j'ai trouvé le Café George, portes grandes ouvertes pour laisser entrer l'air anormalement chaud.

Vous pourriez croire que l'auteur de *La Balance des paiements : le commerce du Sing-song avec la Chine au XVIII^e siècle* se distinguerait sans peine à côté des quatre policiers en sueur installés à la table du fond, des chauffeurs d'Olympia et des postiers du Centre de tri de West Kensington qui, apparemment, avaient reçu la permission de se mettre en short – ce qui n'était pas forcément une bonne idée, mais qu'importe. Si le distingué conservateur ne s'était pas levé (maladroitement, les boxes de contreplaqué ne facilitant pas ce genre de mouvement aux individus de sa corpulence), je ne l'aurais peut-être pas repéré du tout.

Crofty aimait à dire qu'il était *un parfait rien du tout*.

Mais il avait un côté à la fois impénétrable et popu, et si sa vigoureuse poignée de main plongeait ses

racines aux alentours de sa naissance dans les viriles années 1950, il lui arrivait de passer prendre un verre au ministère des Arts où, si vous aviez la chance d'être invité, vous apprendriez peut-être qu'il était allé chasser en Écosse avec Ellsworth (Sir Ellis Crispin pour vous) le week-end précédent. Je serais désormais, semblait-il, sous la protection de ce puissant personnage.

J'ai vu ses yeux – et toute leur effrayante compassion. Je me suis débattue avec mon parapluie et j'ai posé un calepin sur la table, mais il a recouvert ma main de la sienne – elle était grande, sèche et tiède, on aurait pu y mettre des œufs à couver.

“Quelle horreur, tout ça! a-t-il dit.

— Dites-moi s'il vous plaît, Eric. Que s'est-il passé?

— Oh, Seigneur! Vous ne savez pas, bien sûr!”

Je ne pouvais pas le regarder. J'ai retiré ma main et l'ai glissée entre mes genoux.

“Une crise cardiaque, grave. Je suis tellement désolé pour vous. Dans le métro.”

Le métro. J'avais vu le métro toute la nuit, sa violence obscure et brûlante. J'ai attrapé la carte et j'ai commandé des haricots en sauce et deux œufs pochés. Je sentais Eric qui m'observait d'un regard doux et larmoyant. Ce qui ne m'aidait pas, mais alors, pas du tout. J'ai déplacé mes couverts d'un geste brutal.

“Ils l'ont transporté à Notting Hill.”

Je m'attendais à ce qu'il dise que c'était bien, de mourir si près de chez soi. Il ne l'a pas dit. Mais l'idée qu'ils l'avaient ramené chez elle m'était insupportable.

Et elle, la grande initiatrice de la “compréhension” conjugale, allait maintenant jouer les veuves

éplorées. “Je suppose que c’est à Kensal Green, les funérailles?”

Juste à côté d’Harrow Road, ai-je pensé. Telle-ment pratique.

“Demain, en fait.

— Non, Eric. C’est absolument impossible.

— Demain après-midi à trois heures.” Maintenant il évitait mon regard. “Je ne sais pas ce que vous voulez faire.”

Évidemment, évidemment. Ils seraient tous là, sa femme, ses fils, ses collègues. On s’attendrait à ce que je vienne, mais je ne le pourrais pas. Je n’aurais pas été capable de me contenir.

“On n’enterre jamais personne aussi vite, ai-je dit. Elle cherche à cacher quelque chose.” J’ai pensé : elle le veut dans la terre, loin de moi.

“Non, non, ma chère, ça n’a rien à voir. Même l’horrible Margaret n’en serait pas capable.

— Vous avez déjà essayé d’organiser des obsèques? Il m’a fallu deux semaines pour enterrer mon père!

— En fait, il y a eu une annulation.

— Une quoi?

— Une annulation.”

Je ne sais pas qui a éclaté de rire le premier, peut-être moi, parce que après avoir commencé il m’a fallu un moment pour m’arrêter. “Une annulation? Quelqu’un aurait décidé de ne pas mourir?

— Je n’en sais rien, Catherine, la famille a peut-être obtenu un meilleur prix dans un autre cimetière, mais c’est demain à trois heures.” Il a poussé un papier plié vers moi sur la table.

“Qu’est-ce que c’est?

— Une ordonnance pour un somnifère. On va veiller sur vous, a-t-il dit pour la deuxième fois.

— On... ?

— Personne ne saura.”

On est restés sans rien dire, et un étouffant morceau de nourriture est arrivé devant moi. Eric avait sagement commandé un œuf dur.

Je l’ai regardé briser la coquille et écaler l’œuf pour faire apparaître la membrane tendre et luisante.

“Qu’a-t-on fait de ses e-mails ?” ai-je demandé, parce que j’y avais pensé toute la nuit. Le serveur du Swinburne conservait notre vie privée dans une pièce sans fenêtres sur Shepherd’s Bush.

“C’est planté, a-t-il dit.

— Vous voulez dire planté, ou vous voulez dire supprimé ?

— Non, non, tout le système du musée a planté. La vague de chaleur. La climatisation est tombée en panne, paraît-il.

— Donc rien n’est supprimé.

— Écoutez, Cat...”

J’ai pensé : Cat ? Je ne pourrais pas vivre à l’air libre avec un nom pareil. Ça fait penser à une petite chose frêle, toute nue, tout à vif et qui a mal partout. Je t’en prie, ne m’appelle pas Cat.

“Vous ne vous écriviez quand même pas des mails sur la boîte professionnelle ?

— Si, on s’écrivait. Et je ne laisserai personne de l’extérieur lire ces courriers.

— C’est déjà réglé.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?”

Cette question a paru le vexer et il a pris un ton plus directorial. “Vous vous rappelez le scandale avec Derek Peabody et les documents qu’il avait tenté de vendre à Yale ? Quand il est revenu pour vider son bureau, les e-mails n’étaient déjà plus là. Disparus.”

Je n'avais jamais entendu parler d'un scandale avec Peabody. "Ses e-mails étaient détruits pour de bon?"

— Bien sûr, a répondu Crofty, sans ciller.

— Eric, personne ne doit avoir accès à ces e-mails, ni le service informatique, ni vous, ni sa femme. Personne!

— Très bien, Catherine, je peux vous assurer que vos vœux ont déjà été satisfaits."

J'ai pensé : menteur. Il a pensé : garce.

"Excusez-moi, ai-je dit. Qui d'autre est au courant?"

— Pour vous et Matthew?" Il s'est tu un instant, comme s'il y avait toutes sortes de réponses possibles. "Personne.

— Je trouve déjà choquant que quelqu'un soit au courant."

J'ai vu alors que je l'avais blessé. "Pardonnez-moi si ce que je dis semble... offensant.

— C'est bon... J'ai fait le nécessaire pour vous obtenir un petit arrêt maladie. S'il y a des questions, vous n'aurez qu'à dire qu'on vous a diagnostiqué une bronchite. Mais j'ai pensé que vous seriez peut-être inquiète du lendemain. Que vous jetteriez peut-être un coup d'œil à l'objet qui vous attend quand vous vous déciderez à reprendre le travail."

Ainsi, il n'allait *pas* insister pour que j'assiste aux obsèques. Il l'aurait dû, mais il ne le faisait pas. Son regard avait changé, et j'y voyais maintenant une tout autre émotion provoquée par l'"objet" que j'imaginai comme un horrible mécanisme de Sing-song. Les connaisseurs sont ainsi. Même la mort d'un collègue ne lui ferait pas oublier le plaisir de sa "trouvaille".

Je ne m'en suis pas particulièrement offusquée. J'enrageais parce que j'étais exclue des obsèques,

mais je n'étais évidemment pas en état d'aller à Kensal Rise. Et pourquoi m'abaisser à me montrer au milieu d'eux? Ils ne le connaissaient pas. Ils ne savaient rien de lui.

“On pourrait peut-être en parler un peu plus tard?” ai-je dit, et j'ai senti que j'exagérais. J'étais vraiment désolée. Je ne voulais pas lui faire de peine. Je l'ai regardé dévisser la capsule de la salière bouchée pour verser un petit tas de sel sur son assiette. Il y a plongé son œuf dénudé. “Bien sûr”, a-t-il dit, mais il était blessé.

“L'objet a été trouvé quelque part?” ai-je demandé.

En échange de cette minuscule expression d'intérêt, il m'a décoché un sourire plutôt félin. J'étais donc pardonnée, mais je n'étais pas gentille.

J'ai pensé qu'au moment où la crise cardiaque de Matthew remontait le long de ses jambes, Eric était en train de fureter dans les vieux catalogues du musée. Il avait découvert un trésor dont aucun des conservateurs ne connaissait l'existence, quelque chose d'étrange et de laid dont il pourrait faire le sujet d'un livre.

Je me suis demandé si l'objet correspondait à l'obsession de quelque personnage de la haute – le dada d'un ministre, d'un membre du conseil d'administration. J'aurais pu l'interroger poliment là-dessus, mais je ne voulais pas savoir. Une horloge est une horloge, mais un Sing-song peut être un cauchemar comprenant du verre, de la céramique, du métal ou des étoffes. Dans ce cas, je serais obligée de travailler avec des conservateurs de toutes ces disciplines. Je crierais, je pleurerais et je me trahirais.

“Excusez-moi”, ai-je dit, avec l'espoir de rattraper toutes mes offenses. Et il s'agissait bien d'offenses, car il était d'une incroyable gentillesse.